

Près de la voie ferrée

ZOFIA NALKOWSKA

Près de la voie ferrée

Traduit du polonais par

IRENA ELSTER

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL
Przy torze kolejowym

Przy torze kolejowym a paru pour la première fois aux éditions Czytelnik, Imprimerie Nationale de Cracovie, en 1946.

Cette traduction française de *Près de la voie ferrée* a été publiée pour la première fois dans *Les Nouveaux Cahiers*, n° 95, Paris, hiver 1988-1989, puis dans *La Passe – Une revue des langues poétiques*, n°4, Paris, printemps-été 2007.

© Editions Allia, Paris, 2009.



Des hommes forgèrent
ce sort-là aux hommes.

ELLE aussi fait partie de ces morts-là, la jeune femme près de la voie ferrée, celle dont l'évasion a échoué.

Elle ne se laisse reconnaître aujourd'hui que dans le récit de l'homme qui a vu et qui n'arrive pas à comprendre. Elle ne vit plus que dans sa mémoire.

Transportés dans de longs trains aux wagons plombés vers les camps d'extermination, ils s'évadaient parfois en route. Mais peu nombreux étaient ceux qui osaient se lancer dans une telle évasion. Cela demandait un courage plus grand que celui d'aller comme ça, sans espoir, sans opposition ni révolte vers une mort certaine.

Parfois, l'évasion réussissait. L'assourdissant vacarme du wagon de marchandises qui roulait à grande vitesse empêchait

d'entendre de l'extérieur ce qui se passait à l'intérieur.

Le seul moyen était de briser les planches du sol. Serrés comme ils étaient, affamés, sales et sentant mauvais, la chose paraissait pratiquement irréalisable. Rien que se mouvoir était déjà difficile. La masse humaine compacte, cahotée par le rythme impétueux du train, suffoquée par l'air confiné, chancelait dans le noir en un mouvement de va-et-vient. Pourtant, même ceux qui, trop faibles ou apeurés, ne pouvaient rêver de s'échapper, comprenaient qu'il fallait faciliter la tâche aux autres et soulevaient leurs pieds souillés de fange pour leur laisser la voie vers la liberté.

Soulever un bout de planche était déjà un commencement d'espoir. Il fallait l'arracher d'un effort commun. Cela durait des heures. Alors, il restait à arracher la deuxième puis la troisième planche.

Les plus proches se penchaient au-dessus de l'orifice étroit et reculaient avec effroi. Il

fallait rassembler tout son courage pour se glisser par la faille étroite, en essayant, tantôt avec les mains, tantôt avec les jambes, dans le torrent d'air soufflant en dessous, le fracas et le grincement de la ferraille au-dessus des traverses filantes, de s'agripper à l'essieu et, ainsi accroché, de ramper sur les mains jusqu'à l'endroit où l'on aurait, en sautant, quelque chance de salut. Se laisser dévaler entre les rails ou à travers les roues sur le bord de la voie ferrée. Ensuite, reprendre ses esprits, rouler du remblai sans être vu et fuir dans une forêt inconnue, oppressante de ténèbres.

Certains tombaient sous les roues et périsaient souvent sur place. Ils se fracassaient sur une poutre qui dépassait, ou sur le rebord d'une vanne, jetés à toute vitesse contre le poteau de signalisation, ou sur une pierre bordant la voie. D'autres se brisaient

bras et jambes, livrés dans cet état au gré de la cruauté de l'ennemi.

Ceux qui osaient descendre dans le fuyant abîme au grondement assourdissant, savaient où ils allaient. Le savaient aussi ceux qui restaient – bien que ni de la porte verrouillée ni de la lucarne haut placée, il n'y eût moyen de se pencher au-dehors.

La femme couchée près de la voie faisait partie des courageux. Elle était la troisième de ceux qui étaient descendus dans le trou. Derrière elle, plusieurs autres s'étaient laissés dégringoler. Au même moment, une série de coups de feu avait retenti – comme si quelque chose explosait sur le toit du wagon. Puis aussitôt les coups de feu s'étaient tus. Mais ceux qui restaient pouvaient maintenant regarder l'emplacement sombre des planches arrachées, tel le trou d'une tombe, et continuer de rouler dans le

silence en direction de leur propre mort qui les attendait au bout du chemin.

Train, fumée et roulement avaient depuis longtemps disparu dans la nuit. Tout autour il y avait le monde.

L'homme qui n'arrive pas à comprendre et ne peut oublier, le raconte encore une fois.

Quand il fit jour, la femme, blessée au genou, se trouvait assise au bord de la voie ferrée sur l'herbe humide. L'un des fugitifs était parvenu à s'évader, un autre, au-delà de la voie, à la lisière de la forêt, était étendu sans mouvement. Plusieurs s'étaient enfuis, deux avaient été tués. Elle seule était restée ainsi – ni morte ni vivante.

Quand il l'avait trouvée, elle était seule. Mais, d'heure en heure, des gens apparaissaient dans ce lieu désert. Ils arrivaient du côté de la briqueterie et du hameau. Ils s'arrêtaient, craintifs, la regardaient de loin – des ouvriers, des femmes, un garçon.